Noël, Louis
Le feu sacré

LOUIS NOËL

Le Feu Sacré

DRAME EN UN ACTE



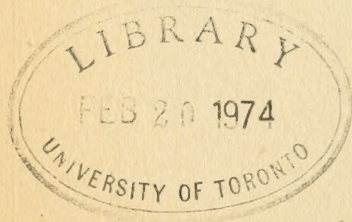
PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

LE FEU SACRÉ

DRAME EN UN ACTE

DU MÊME AUTEUR

Deux frères, drame en un acte	1 fr.	»
France!... quand même, drame en un acte.	1 fr.	»
Folle équipée, comédie en un acte . . .	1 fr.	»
Un héros de quinze ans, drame en un acte.	1 fr.	»
Parlementaires, comédie en quatre actes.	2 fr.	25
Pour le Drapeau, drame en un acte. . .	1 fr.	»



LOUIS NOËL

Le
Feu Sacré

DRAME EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

1922

PERSONNAGES

LE COLONEL, 60 ans.
HENRI, 30 ans.
LUCIEN, 18 ans.
M. ARNOULD, 62 ans.
SCHMITT, 50 ans.
JOHANN FALSCH, 35 à 40 ans

La scène se passe dans une villa située à l'extrémité d'un faubourg d'une ville, proche de la frontière

De nos jours.

LE FEU SACRÉ

Un cabinet de travail. Aux murs des panoplies et des plans de batailles, gravures militaires etc... — Un soir d'été. — A partir de la scène VII il fait nuit. Fenêtre et porte-fenêtre donnant sur un jardin, à l'horizon des Vosges.

SCÈNE PREMIÈRE

SCHMITT, FALSCH.

Au lever du rideau la scène est vide, puis Schmitt introduit Falsch

SCHMITT.

Si Monsieur veut attendre ici...

FALSCH.

Le colonel rentrera-t-il bientôt?

SCHMITT.

Monsieur vient de sortir mais il ne sera pas longtemps absent, il est allé jusqu'au cimetière avec son fils porter des fleurs sur la tombe de M. Pierre. Monsieur veut-il me donner son nom?

FALSCH.

Johann Falsch.

SCHMITT, à part

Qu'est-ce que c'est encore que ce particulier-là?

FALSCH.

Si vous avez quelque chose à faire mon garçon, ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie, j'attendrai bien tranquillement ici en lisant mon journal.

SCHMITT.

Vous m'excusez, Monsieur d'être franc, je ne suis qu'un vieux soldat et je ne connais qu'une chose : la consigne. Mon colonel m'a recommandé de ne laisser seul dans son cabinet aucun étranger

FALSCH.

Quel injurieux soupçon! Votre maître s'en excusera lui-même lorsqu'il saura que je viens lui apporter les amitiés des Damville ses cousins de Metz, dont j'arrive.

SCHMITT

Que ne le disiez-vous tout de suite? Puisque vous connaissez les cousins de Monsieur, vous êtes certainement un patriote comme eux et je puis vous dire combien la défiance de mon colonel est justifiée. Nous sommes tout près de la frontière et il rôde autour d'ici des gens suspects, le loup même avait su s'introduire dans la bergerie. Monsieur a chassé hier une femme qui était à son service, une nommée Bertha... (Mouvement de Falsch.) Vous la connaissiez.

FALSCH.

Moi, nullement... je frisonne parce que je suis dans le courant d'air...

SCHMITT.

Si j'avais appris avant son départ que c'était une espionne, je l'aurais étranglée. Pendant qu'elle a été au service de mon maître, elle a volé plusieurs lettres de l'autre fils de mon colonel, de M. Henri.

FALSCH.

Quel grand intérêt pouvaient-elles avoir?

SCHMITT.

Vous oubliez... ou vous ignoriez que M. Henri est capitaine aviateur et que de plus il est l'inventeur d'un monoplan extraordinaire... on espérait peut-être trouver dans ses lettres quelques détails intéressants...

FALSCH.

Ah... Est-ce que le capitaine est déjà venu ici sur son aéroplane?

SCHMITT.

Jamais.

FALSCH.

Vous ne l'attendez pas?

SCHMITT.

Non, mon colonel me l'aurait dit... Mais pourquoi me demandez-vous cela?... Vous regardez l'heure.. ces messieurs ne tarderont pas à rentrer... (On sonne.) Monsieur m'excusera... je suis obligé d'aller ouvrir... je suis seul pour faire le service en ce moment.

FALSCH, à part.

Enfin!

SCÈNE II

FALSCH, seul

Il s'assure que Schmitt est parti, puis il va vivement vers le bureau du colonel.

FALSCH.

Bertha a dit : le tiroir de droite. (Il l'ouvre à l'aide d'une fausse clé et cherche parmi les lettres.) Il n'y en a qu'une... c'est peu. (Il lit :) « comme les détails techniques ne t'effarouchent pas, mon cher père,... » C'est mieux que j'en espérais... (Il met la lettre en plein jour et la photographie à l'aide d'un minuscule appareil de poche, on entend le bruit d'une dispute.) Ce brave Fritz remplit consciencieusement son rôle...

Il remet tout en ordre et Schmitt rentrant le trouve plongé dans la lecture de son journal.

SCÈNE III

SCHMITT, FALSCH.

SCHMITT.

Quand je vous le disais tout à l'heure que nous étions envahis pár un tas de gens suspects, foi d'Alsacien ! je parierais bien que ce grand diable au poil roux, qui faisait tant de vacarme à la porte, était un allemand. S'il avait insisté pour entrer, j'aurai ouvert la niche de notre gardien.

FALSCH.

Ah!... Vous avez un chien, je ne l'ai pas vu en entrant?

SCHMITT.

Je ne le lâche que le soir.

FALSCH, à part.

C'est bon à savoir. (Haut.) Le colonel ne rentre pas et je suis pressé par l'heure de mon train. Vous lui exprimerez tous mes regrets...

SCHMITT.

Voici Monsieur...

FALSCH, embarrassé.

Ah.

SCÈNE IV

FALSCH, LE COLONEL, LUCIEN.

FALSCH.

Comme je m'arrêtais ici entre deux trains, mon colonel, je me suis chargé volontiers de vous apporter les amitiés de vos cousins Damville de Metz.

LE COLONEL.

Vous les connaissez, Monsieur?...

FALSCH.

Johann Falsch.

LE COLONEL, surpris de ce prénom.

Vous voulez dire Jean Falsch... êtes-vous parent

de Frédéric Falsch qui possédait une filature auprès de la maison de mes parents, dans un faubourg de Strasbourg, non loin de la porte Kehl?

FALSCH, gêné.

C'était mon père...

LE COLONEL.

Je le comptais au nombre de mes bons amis, le malheur des temps nous a séparés... considérez-vous donc ici comme chez vous.

FALSCH.

Je vous en remercie, mon colonel, j'avais à vous apporter le salut de vos cousins, c'est chose faite, ma mission est terminée, il est indispensable que je prenne le train dans une demi-heure.

LE COLONEL.

Vous n'allez pas partir ainsi sans me donner des nouvelles des Damville.

FALSCH.

Ils vont tous bien, père, mère et enfants... leur commerce prospère et ils suivent avec fierté les prouesses du capitaine aviateur votre fils... A propos est-il vrai que M. Henri a fait faire à l'aviation un pas de géant? On parle d'un aéroplane silencieux et pouvant voler dans l'obscurité?

LE COLONEL, méfiant.

Ce sont les journaux allemands qui doivent raconter cela, quant à moi je ne saurais vous répondre.

FALSCH.

Y a-t-il longtemps que vous avez reçu des nouvel-

les de Monsieur votre fils?... (Le colonel ne répond pas.) Pardonnez-moi ces questions, j'ai cru pouvoir me les permettre, car les Damville sont très curieux de tout ce qui vous touche.

LE COLONEL.

Les braves gens!... Nous sommes entre nous... répondez-moi franchement... que pense-t-on de la France là-bas?...

FALSCH.

Devrais-je vous dire une chose si triste?... Nous nous habituons à la domination étrangère... d'ailleurs la France nous oublie...

LUCIEN.

Oh! Ce n'est pas vrai.

FALSCH.

C'est d'ailleurs indéniable... les populations des deux rives du Rhin ont même langue, même mœurs, rien ne les sépare...

LE COLONEL, hors de lui

Vous oubliez, Monsieur, le large fleuve de sang qui a coulé à Mars-la-Tour, à Saint-Privat, à Reichshoffen et qui a rougi tant d'autres champs de bataille, je suis désolé d'avoir à vous le rappeler.

FALSCH.

Vous vous êtes mépris sur mes sentiments, mon colonel... mais l'heure s'avance et je n'ai que le temps de gagner la gare.

LE COLONEL.

Remerciez pour nous les Damville de leur souvenir et dites-leur, je vous prie que je vais leur écrire.

Saluts.

SCÈNE V

LE COLONEL, LUCIEN.

LUCIEN.

Quel drôle de particulier? Avez-vous remarqué, mon père, avec quel accent allemand il parle français?

LE COLONEL.

J'en ai été frappé et encore plus des opinions qu'il professe... Oser dire que rien ne sépare l'Alsace-Lorraine de l'Allemagne!

LUCIEN.

Je parierais que c'est un allemand.

LE COLONEL.

Tu vois des espions partout.

LUCIEN.

Si vous le permettez, je vais courir à la gare à bicyclette, je suis curieux de savoir si cet individu va prendre le train.

LE COLONEL.

Va... cela te promènera et j'aperçois mon vieil ami Arnould qui me tiendra compagnie pendant ton absence.

SCÈNE VI

LE COLONEL, MONSIEUR ARNOULD.

ARNOULD.

Est-ce moi qui fais fuir Lucien? Du reste, j'ai à te parler de lui sérieusement et j'aime autant qu'il ne soit pas là.

LE COLONEL.

Tu as à t'en plaindre?

ARNOULD.

Oui et non... mais d'abord comment vas-tu?

LE COLONEL.

Physiquement bien, moralemeut très mal... Qu'y puis-je? Il y a des deuils qu'on porte toute sa vie... Mon pauvre Pierre! le cher enfant qui s'en va mourir si loin de nous... Ses camarades m'ont écrit ses dernières paroles : « Périr de la fièvre, disait-il, quelle sotte mort pour un soldat... les Marocains n'ont donc pas pu m'envoyer une balle!... » Quel vaillant il aurait fait!

ARNOULD

Il ne faut pas trop vivre avec ses souvenirs quand ils sont si cruels, mon vieil ami. Ton cher enfant est un glorieux martyr comme son frère l'aviateur est un héros.

LE COLONEL.

Plus que cela, si je n'étais pas son père, je dirais

que c'est un homme de génie... (Il va fermer la porte et la fenêtre qui étaient restées ouvertes.) Ce que je vais te confier doit être dit à huis clos et je me tairais si je n'étais pas sûr de toi comme de moi-même. J'ai reçu hier une lettre d'Henri... (Il cherche ses clés et ouvre le tiroir de son bureau.) tiens... je croyais l'avoir remise dans son enveloppe et elle est dessus... il me semble pourtant... décidément la douleur me trouble l'esprit... écoute. (Il lit.) « Mon cher père, les essais de » mon monoplan ont admirablement réussi, j'ai pu » faire par une nuit fort noire le trajet Châlons » Paris et retour, en passant par Reims et Meaux, » et dans aucune de ses villes, les autorités militai- » res, cependant prévenues, n'ont pu ni me voir ni » m'entendre. Mon appareil a le vol silencieux d'un » oiseau de nuit... suivent des détails techniques » dont je te fais grâce... Si la guerre éclatait et que » nous fussions pourvus d'appareils comme celui-là; » nous aurions sur l'ennemi une supériorité incon- » testée. Ceux qui nous attendent depuis plus de « quarante années nous verraient enfin revenir triom- » phants. »

ARNOULD

Comme tu restes jeune malgré tes cheveux blancs. Tu es toujours l'intrépide soldat qu'aucun revers n'a pu abattre.

LE COLONEL.

Je ne suis pas de ces âmes faibles qui se résignent à ce qu'elles appellent sottement l'inévitable : s'il y a une nation par le monde dont il ne faut jamais désespérer c'est la Franee, on la croit abattue, elle

n'est qu'endormie, elle a de soudains réveils. C'est le vieux sang gaulois qui bouillonne, le sang de ces Gaulois qui prirent le Capitole et qui ne craignaient qu'une chose : la chute du ciel.

ARNOULD.

Mon bien cher et vieil ami, ton cœur a des enthousiasmes juvénils qui ne sont pas toujours opportuns... (Mouvement d'impatience du colonel.) Calme-toi, tu vas voir que j'ai raison et cela m'amène tout naturellement à te parler de Lucien. Tu m'as confié cet enfant pour en faire un commerçant, c'est bien ton intention n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Oui, sur mes trois fils, j'en ai donné deux à la patrie qui m'en a déjà pris un, le deuxième joue sa vie pour elle à chaque instant! ne te semble-t-il pas juste que je garde Lucien pour moi?

ARNOULD.

Y parviendras-tu? Tout ici parle de la guerre... tu habites une demeure qui n'a pour ornement que des trophées d'armes et des plans de bataille, et de tes fenêtres on aperçoit tout proche le cher pays qui malgré la conquête est encore la France. C'est devant cet horizon qu'a grandi Lucien et quels mots lui as-tu dit dès qu'il a pu les comprendre?

LE COLONEL.

Je lui ai dit : « Un jour viendra, mon fils, où nous les chasserons de l'autre côté du Rhin »... Si j'avais vingt ans de moins, je me chargerais de soulever l'Est de la France et tout le reste suivrait.

ARNOULD.

Tu as vraiment le feu sacré...

LE COLONEL.

C'est vrai... moi et mes semblables nous sommes les prêtres d'une religion aussi vieille que la France notre mère. Nous conservons sur le mystique autel de la patrie la flamme ardente et pure du patriotisme et nous initions au culte divin les âmes d'élite qui entretiendront après nous le feu sacré et le transmettrons d'âge en âge aux générations futures. Nous mourrons sans souci, sans la moindre crainte de le voir s'éteindre, car notre mort, au lieu de laisser l'autel désert, fera lever autour de lui une moisson de héros et sa flamme sera plus brillante de toute la pourpre de leur sang.

ARNOULD.

Et tu as la simplicité de croire qu'un enfant qui a vécu bercé par de telles paroles se résignera à passer sa vie assis devant un bureau en compulsant des factures ou en alignant des chiffres. Détrompe-toi mon vieil ami.

LE COLONEL

Tu es mécontent de Lucien ?

ARNOULD.

Eh bien oui... il ne fait rien qui vaille. Ce serait un soldat parfait, il ne fera jamais un commerçant.

LE COLONEL.

Consens à le garder encore quelque temps je te réponds qu'il te donnera toute satisfaction... (A Arnould qui se lève pour prendre congé.) Si tu rentres en ville,

veux-tu prévenir le commissaire de police que j'ai reçu tout à l'heure la visite d'un individu suspect ?... Voilà Lucien... il va peut-être nous apprendre du nouveau.

SCÈNE VII

LE COLONEL, LUCIEN, ARNOULD.

LE COLONEL.

Eh bien ?

LUCIEN.

Le personnage en question n'a pas pris le train et je n'ai pu le trouver dans la gare. L'idée m'est alors venue de téléphoner à nos cousins... ils n'ont chargé personne de nous transmettre leurs amitiés et le nom de Jean Falsch leur est inconnu.

LE COLONEL

Voilà qui est singulier.

ARNOULD.

C'est étrange en effet, je vais au commissariat et s'il y avait du nouveau je reviendrais; avec mon automobile ce sera vite fait.

Il sort

SCÈNE VIII

LE COLONEL, LUCIEN.

LUCIEN.

J'oubliais... mon cousin m'a téléphoné qu'on avait

vu ce matin au-dessus de Metz un aéroplane, mais à une si grande hauteur qu'on n'a pu distinguer s'il était français... (En riant.) Si c'était Henri...

LE COLONEL.

Enfant !... Pourquoi cet individu s'est-il introduit ici? (Il sonne, à Schmitt.) Apporte la lampe... puis après tu lâcheras le chien et tu fermeras bien partout... (Quelques instants après Schmitt rapporte la lampe et sort.) J'éclaircirai cette histoire demain mais avant d'aller nous reposer, Lucien, j'ai besoin de causer avec toi. Sais-tu ce que me disait mon vieil ami Arnould.

LUCIEN, confus.

Ce n'est pas difficile à deviner... là vérité c'est que j'étouffe chez lui... (Aboiements furieux.) Entendez-vous mon père... (Voix derrière la porte.) « Ouvrez vite il va me dévorer. »

Le colonel et Lucien se précipitent vers la porte qu'il ouvrent.

SCÈNE IX

LE COLONEL, LUCIEN, HENRI en costume d'aviateur

LE COLONEL.

Toi, mon cher enfant...

LUCIEN.

Mon grand frère...

Embrassades.

HENRI.

Il était temps de m'ouvrir, ce pauvre Dick ne me reconnaissait pas sous ce costume.

LUCIEN.

Mais pourquoi n'as-tu pas sonné ?

HENRI.

Parce que j'ai atterri sur la pelouse, sous les fenêtres, il y a juste la place, mais enfin il y en a assez.

LE COLONEL.

Je suis si heureux et si surpris de te voir, mon cher petit, que j'en reste stupidement muet. Comment c'est toi?... à pareille heure... sans nous prévenir...

HENRI.

Asseyez-vous là... je vais vous faire le récit de mon voyage...

LUCIEN.

D'où viens-tu ?

HENRI.

Je vais vous le dire... C'est la troisième sortie nocturne que je fais avec mon appareil : parti hier soir à la nuit tombante de Châlons et sans d'autre but avoué que de faire une randonnée la plus longue possible, mais avec un plan personnel inconnu même de mes chefs, je piquais droit vers l'Est... jusqu'à Nancy tout alla bien... là, je l'avoue j'eus un moment d'hésitation, je fis quelques virages, puis je pris mon parti, je franchis la frontière. Le moteur donnait avec une régularité superbe, le temps était magnifique : pas un souffle de vent et une nuit fort noire... la terre passe vite en aéroplane... malgré l'obscurité j'aperçus bientôt le Rhin, j'étais en bonne

voie... je montai à deux mille mètres et je continuai toujours vers le Nord-Est.

LE COLONEL

C'était de la folie.

LUCIEN.

Achève, achève.

HENRI.

Je passe quelques cahots plus ou moins agréables... à minuit et demi j'étais au-dessus de la grande ville, but de mon voyage... j'étais à Berlin... Comme un bon soldat ne doit jamais s'embarquer sans biscuit j'avais emporté quelques milliers de feuilles légères semblables à celle-ci... (Il tire de sa poche une grande feuille de papier mince sur laquelle sont écrits en deux mots : à bientôt.) et j'ai tout répandu sur la tête des Berlinois.

LUCIEN.

Mon frère, tu es un grand homme.

LE COLONEL.

C'est d'une témérité sans exemple

HENRI.

Bast... en France on en a fait et on en fera bien d'autres... Venir, c'était bien, mais rentrer chez nous ce n'était pas mal non plus... un manque de prévoyance faillit gâter ce voyage d'agrément. J'avais oublié que le soleil se lève de bonne heure à cette époque de l'année, le jour me surprit à Sarrelouis. Bien que je fusse très haut et que mon appareil ne fit aucun bruit, mon passage a dû être signalé... à Thionville, je fus salué par une fusillade bien nourrie

quelques lieues plus loin même cérémonial, enfin à la frontière couplet final, bouquet d'adieu... une demi-heure après j'atterrissais à Briey, tout prêt à recommencer ce petit voyage, mais ce jour-là ce ne sera pas d'inoffensifs bouts de papier que je laisserai tomber sur la tête des Berlinois.

LE COLONEL.

Embrasse-moi... il y a des moments où les paroles sont inutiles... Comme ils doivent frémir de joie et d'orgueil, dans le paradis des braves où ils sont, mon grand-père qui mourut à Magenta, mon père qui laissa un de ces bras à Patay et le dernier... ton frère... Ah mon fils, je suis fier de toi.

HENRI.

Mon père, je suis ce que vous m'avez fait...

LUCIEN.

Quand je pense que ni mon père, ni moi ne nous inquiétons si tu as besoin de quelque chose... tu nous restes d'ailleurs...

HENRI.

Je repars... j'ai téléphoné de Briey pour demander la permission de venir jusqu'ici, mais je dois rentrer avant le jour...

LE COLONEL.

Tu vas tout au moins te réconforter un peu.

Il sonne.

SCÈNE X

Les Mêmes, SCHMITT.

SCHMITT, étonné.

Mon capitaine...

LUCIEN.

Il arrive de Berlin en aéroplane

SCHMITT.

Ah c'est bien.

LUCIEN.

Tu as l'air de trouver tout simple un pareil voyage à l'étranger...

SCHMITT.

L'étranger, ce n'est pas l'étranger, la terre c'est à toutes sortes de peuples, mais l'air partout c'est à la France.

HENRI.

Bien répondu mon brave Schmitt... (Le colonel parle bas à Schmitt qui sort et revient avec un plateau sur lequel sont des verres une bouteille et il dispose le tout sur une table pendant les répliques suivantes.) et toi, Lucien, que deviens tu ? Travailles-tu ?

LUCIEN.

Non.

HENRI.

C'est mal...

LUCIEN, d'un air boudeur.

Et ce sera toujours ainsi tant que je n'aurai pas un métier qui me convienne et il n'y en a qu'un, tu sais lequel.

Le colonel verse du vin dans les verres, prend le sien et va parler lorsqu'on entend le chien hurler d'une façon lamentable.

LE COLONEL.

Quel cri lugubre!

SCHMITT.

Chez nous c'est signe de mort...

LUCIEN.

Veux-tu bien te taire, Schmitt.

Schmitt sort.

LE COLONEL.

Mon enfant, ne pars qu'au jour, je t'en supplie, il est venu ici ce soir un inconnu qui paraissait s'intéresser trop vivement à toi pour ne pas avoir quelque mauvaise intention à ton égard.

HENRI, d'un air préoccupé qui ne le quitte plus jusqu'à son départ.

Ah! Je n'aurais pas dû m'arrêter ici, ces gens-là sont capables de tout... Le plus sage est que je parte au plus vite...

LE COLONEL.

J'aurais dû envoyer Schmitt veiller sur ton appareil.

HENRI.

Comment voulez-vous qu'on pénètre ici... Dick

est un excellent chien de garde... Allons, à votre santé, mon père, je vais partir.

LE COLONEL.

Tu le veux... Ne serait-il pas plus prudent d'attendre le jour ?...

HENRI.

C'est impossible, on m'attend à Châlons et j'ai promis d'y rentrer cette nuit.

LE COLONEL.

A ton heureux retour... nous t'accompagnons...

HENRI.

Non la pelouse est petite et votre présence me gênerait. Schmitt va m'éclairer...

Henri sort et laisse la porte ouverte.

LE COLONEL, sur le pas de la porte à Henri qu'on ne voit pas.

Regarde si tout est bien en règle... prends ton temps.

HENRI, du dehors.

Tout va bien.

LUCIEN.

Télégraphie-nous dès demain matin.

Henri rentre.

LE COLONEL.

Vraiment tu ne peux remettre ton retour à demain ? ce voyage dans la nuit m'épouvante.

HENRI.

Oh mon père... un brave comme vous qui a peur !...

LE COLONEL.

Tu as raison, je suis comme un enfant. (Le capitaine

embrasse son père et son frère, puis il sort... Un silence puis on entend comme un grand souffle de vent et un cri d'Henri « Au revoir. ») Tu ne rentres pas Schmitt.

SCHMITT, du dehors

Tout à l'heure, mon colonel, je ne vois pas Dick, je le cherche...

SCÈNE XI

LE COLONEL, LUCIEN

LE COLONEL.

Je ne devrais pas te le dire, Lucien... je suis inquiet... jusqu'à ce hurlement de Dick et cette sotte réflexion de Schmitt qui me troublent... je me suis connu autrefois plus vaillant... ma raison vieillie ne commande plus à mes nerfs.

LUCIEN.

Ne pensez plus à tout cela, mon pere, mais à la gloire nouvelle dont Henri vient de couvrir notre nom. Ah ! je n'en suis pas jaloux mais certes c'est lui qui a choisi la meilleure part. La renommée portera son nom aux quatre coins de l'univers, tandis que moi je vivrai inconnu et inutile derrière le comptoir d'une boutique.

LE COLONEL.

Comme tu parles avec amertume ! Dans toutes les situations on peut si l'on veut n'être ni inconnu ni

inutile et je pourrai te citer des industriels dont le nom est universellement honoré ; mais pour en arriver là il faut prendre goût à son métier et travailler, ce que tu ne fais guère. Arnould est très mécontent de toi.

LUCIEN.

A quoi bon le nier ? C'est plus fort que moi, jamais je ne serai tel que vous le désirez... être enfermé dans un bureau devant des chiffres est pour moi le pire supplice. Mon bon père, si vous ne voulez pas que je sois malheureux, laissez-moi m'engager, laissez-moi suivre les traces de mon aîné pour que j'aille planer invulnérable au-dessus des ennemis et que je leur fasse payer en une heure les quarante deux années d'esclavage de nos frères lorrains. Je vous en supplie ne dites pas non, vous n'avez plus de prétexte, car maintenant je suis un homme ; nous sommes d'une race de soldats et ce serait pour moi une déchéance de ne pas l'être.

LE COLONEL

C'est vrai, il y a toujours eu l'un des nôtres à l'ombre du drapeau et si ton frère n'était pas à l'armée je te dirai : « Lucien ta place est là », mais Henri représente noblement notre famille et cela suffit. Ne sois pas égoïste, songe à ton vieux père qui a donné à la patrie deux de ses enfants. (A Lucien qui veut parler.) N'insiste pas... c'est inutile...

SCÈNE XII

Les Mêmes, SCHMITT, accourant affolé.

SCHMITT.

Mon colonel, j'ai trouvé Dick mort au fond du jardin... il avait été étranglé avec cette corde que j'ai retiré de son cou...

LUCIEN.

Père, c'est l'inconnu de tantôt qui a commis cette atrocité...

LE COLONEL.

Plaise à Dieu qu'il n'ait pas fait pire ! Ce chien a été tué parce qu'il empêchait de commettre quelque action criminelle... non... je ne veux pas le croire... ce serait trop horrible... (Bruit d'automobile.) Va vite ouvrir Schmitt... (Schmitt sort.) Que vient-on m'annoncer ?

SCÈNE XIII

Les Mêmes, ARNOULD

LE COLONEL.

Ah c'est toi... Franchement, j'ai eu un moment d'angoisse mais quelle figure bouleversée tu as ! Qu'y a-t-il ?

ARNOULD.

J'ai des choses graves à te dire...

LUCIEN.

Vous savez ce qu'est devenu notre inconnu?

ARNOULD, bas au colonel.

Eloigne-le.

LE COLONEL.

Lucien, va rejoindre Schmitt et fouillez ensemble tout le jardin. (Après le départ de Lucien.) Que se passe-t-il ? Pourquoi hésites-tu à parler ?

ARNOULD.

Sois courageux...

LE COLONEL, avec un sourd gémissement.

Ah... je comprends... on m'a déjà dit cela lorsqu'une dépêche du Maroc... non, ce n'est pas possible .. on t'a trompé... Je viens de le quitter plein de vie. Ne me laisse pas dans une pareille angoisse... Mon pauvre Henri... Il n'est que blessé n'est ce pas ? Avec des soins on le sauvera, il est trop jeune pour mourir... tu as ton auto... partons.

ARNOULD, se mettant devant la porte

Non reste ici, calme-toi.

LE COLONEL.

Tu ne veux pas que nous allions le chercher, c'est donc inutile... je t'en conjure... dis-moi tout... Il est... (Arnould fait signe que oui.) Tu vois... comme je suis calme... je ne pleure pas, j'ai tout le temps qui me reste à vivre pour cela... Parle je veux tout savoir...

ARNOULD.

Je revenais te dire que la police n'avait vu aucun personnage suspect quand, à trois cents mètres d'ici, j'aperçus sur la route un rassemblement, des gens affolés entouraient un aéroplane brisé... je mis pied à terre.

LE COLONEL.

Continue...

ARNOULD.

Non... tu devines le reste.

LE COLONEL.

Tu ne me dis pas tout... A-t-il souffert ?

ARNOULD.

Non... une chute brusque... car...

Il hésite.

LE COLONEL.

Que me caches-tu encore?

ARNOULD.

Un crime... une des pales de l'hélice avait été sciée...

LE COLONEL.

Les misérables. Tout s'explique... s'enchaîne.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Père... Il y a des traces d'escalade au mur du jardin... mais qu'avez-vous ?

ARNOULD.

Comment lui dire?...

LE COLONEL.

Attends... il comprendra... Mon entant... tu m as demandé la permission de t'engager je te l'accorde...

LUCIEN.

Ah que vous êtes bon!... Mais vous refusiez, tout à l'heure...

LE COLONEL.

Il y a toujours eu l'un des nôtres à l'ombre du drapeau... ta place est là...

LUCIEN, avec un grand cri.

Ah! mon père... j'ai peur de comprendre et de payer mon plus grand bonheur si cher... vous ne dites rien...

SCÈNE XV

LES MÊMES, SCHMITT.

SCHMITT, les yeux pleins de larmes.

Mon colonel... on le ramène.

LUCIEN.

Père, je ne veux plus vous quitter jamais...

LE COLONEL.

Non mon fils... tu as un autre devoir à remplir, il faut venger ton frère...

Rideau

A LA MÊME LIBRAIRIE

COMÉDIES POUR HOMMES SEULS.

	Person.	Prix.
Accident de Bicyclette	2	2 »
Un Acquittement	11	2 »
L'Affaire Boreau	3	2 »
L'Aïeul	3	2 »
Asile de nuit	3	2 »
Atelier d'aveugles, drame	9	2 »
Bail à signer	2	2 »
Un beau-père pas commode	2	2 »
Le Bon Gendarme	4	2 »
Brouillés depuis Verdun	4	2 »
Le Cambrioleur	5	2 »
Le Cambrioleur malgré lui	3	2 »
Le Cas de Mr Benoit	5	2 »
Le Célèbre Baluchard	2	2 »
Le Chapeau du commissaire	5	2 »
La Chasse aux revenants	5	2 »
Le Chauffeur	6	2 »
Chez la Princesse	7	2 »
Chez l'Avoué	3	2 »
Un chien dans un jeu de quilles	5	2 »
Le Clairon, drame	5	2 »
Los Contrabandistas, bouffonnerie musicale (partition. Prix : 10 fr.)	2	2 »
Un Délit	2	2 »
Un déraillement de Chemin de fer	6	2 »
La dernière campagne de la Tour d'Auvergne	4	2 »
Deux frères, drame	5	2 »
Les deux loustics	3	2 »
Les deux réservistes, vaudeville militaire	5	2 »
Le Dragon	4	2 »
Les Experts	7	2 »
Le Feu Sacré, drame	6	2 »
Le Fils de Jacquard, dr.	4	2 »
Fine carotte, com. milit.	2	2 »
Le Fluide de John	3	2 »
Folle équipée	8	2 »
Un Frère	6	2 »
Un héros de quinze ans, dr.	4	2 »
Histoire abracadabrante	6	2 »
L'Homme de la Providence	4	2 »
L'Invité, scène de la vie de chasseur	4	2 »
L'Ivraie, drame 2 actes	8	2 »
Les Lelièvre ont la frousse	5	2 »

Pe

Loriot, comédie militaire.
La Maison du passeur, dr.
Le Major est bon enfant.
Un mariage au téléphone.
Un mari pour 30 centimes.
La Marraine
Les médecins de Molière
Monsieur Mansuet juge.
Monsieur Tranquille
La muse sous la Terreur, drame
Un neveu bon à tout
Ni fleurs ni couronnes
Une Noce à l'américaine, 2 actes
La nouvelle bonne
Une Nuit orageuse
L'Oiseau
On réclame !
L'Ouragan
Le Parjure, drame
La Pelote
Pétinard en Justice de Paix
Pour le drapeau, drame
Pour les autres, drame 4 a. en vers
Pour l'honneur, drame
Le quart d'heure de Rabelais
15 Janvier
La Recommandation
Le Remplaçant
Le reportage de M. Plouf.
Le Réserviste aux 5 enfants.
Sans profession
Sa petite étoile
Solidarité
Terrible affaire
La Thune
Tous décorés
Les Tribulations d'un poulet
Le Truc du Photographe.
Une Vengeance, drame
Le Vengeur des écrasés
Vingt minutes d'arrêt
Le Volcan
Le Vrai courage
Y a du bon, saynète milit.

COMÉDIES POUR JEUNES GENS

A qui le toupet	7	2 »
Arlequin maître de maison	7	2 »
Les Avocats	4	2 »
La Bande à Pompon	5	2 »
Le Billet de Loterie	6	2 »

Le Château de Mr Grondoneau
Le Crime de Moutiers
Le Réveil du Calife 4
Le Sac de Scapin 4

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.